

La Représentation Du Corps Dans *La Religieuse* De Diderot Et Dans *Justine Ou Les Malheurs De La Vertu* De Sade

Par Madame Saliha Arzaz, Docteur en littérature française

Professeur de l'enseignement supérieur assistant au C.R.M.E.F.
de Meknès et professeur vacataire à la faculté des lettres
et des sciences humaines de Meknès

doi: 10.19044/esj.2016.v12n5p416 [URL:http://dx.doi.org/10.19044/esj.2016.v12n5p416](http://dx.doi.org/10.19044/esj.2016.v12n5p416)

Abstract

Body representation in the Religious of Diderot and Justine or the misfortunes of virtue Sade is an investigation that seeks to bring the two philosophers of the Enlightenment. Our study presents the design of the body in Western culture while emphasizing the most important trends to compare the views of the two authors. This is to see at what level the body Sade and Diderot is attached to the space because the body enclosed becomes perverted and corrupted. The main female characters testify through a subjective opinion of their misfortunes and persecutions. Their bodies and those of the other characters are objects of pain and suffering. These are linked to pleasure. The approach that we conducted allowed us to see that both authors defend the passions and human freedom and oppose any theological belief that could take away that freedom.

Keywords: Body, female, sexuality, perversion, evil

Résumé

La représentation du corps dans *La Religieuse* de Diderot et dans *Justine ou les malheurs de la vertu* de Sade est une investigation qui cherche à rapprocher les deux philosophes des **Lumières**. Notre étude présente la conception du corps dans la culture occidentale tout en insistant sur les tendances les plus importantes afin de les confronter aux points de vue des deux auteurs. Il s'agit de voir à quel niveau le corps chez Sade et chez Diderot est rattaché à l'espace car le corps enfermé devient pervers et corrompu. Les personnages principaux féminins témoignent à travers une opinion subjective de leurs malheurs et persécutions. Leurs corps ainsi que ceux des autres personnages sont objets de la douleur et de la souffrance. Celles-ci sont reliées au plaisir. L'approche que nous avons réalisée nous a

permis de constater que les deux auteurs défendent les passions et la liberté de l'homme et s'opposent à toute croyance théologique qui pourrait lui ôter cette liberté.

Mots Cles : Corps, femme, sexualité, perversion, mal

INTRODUCTION

Le rapprochement entre *La Religieuse* (1796, œuvre posthume) de Denis Diderot et *Justine ou les malheurs de la vertu* (1791) du Marquis de Sade s'avère possible. La première question à la quelle nous devons répondre, dans cette présentation, concerne le choix des deux auteurs. La deuxième porte sur le corpus choisi. La troisième, quant à elle, concerne la méthodologie de recherche.

« J'ai un masque, dit Diderot, qui trompe l'artiste ; soit qu'il y ait trop de choses fondues ensemble, soit que les impressions de mon âme se succédant très rapidement et se peignant toutes sur mon visage, l'œil du peintre ne me retrouvant pas le même d'un instant à l'autre, sa tâche devienne beaucoup plus difficile qu'il ne le croyait²¹. »

C'est parce que Diderot se révèle inintelligible et insaisissable que nous avons voulu l'étudier.

Le roman de *La Religieuse* parle du goût de la persécution et de l'homosexualité féminine. En effet, Robert Mauzi considère ce roman « comme une sorte de répertoire des névroses sécrétées par le milieu morbide des cloîtres²² ». L'investigation diderotienne démontre avec des exemples précis que l'enfermement produit la perversion sexuelle et parfois même la folie.

Par ailleurs, Sade est un écrivain à la fois déchu et maudit. C'est parce qu'il fait peur que nous avons voulu l'approcher : « C'est bien l'outrance de son œuvre qui a conduit Sade à passer l'essentiel de sa vie en prison et ses livres à demeurer longtemps dans le silence des enfers de la Bibliothèque nationale²³ ». L'intérêt pour *Justine ou les malheurs de la vertu* tient surtout à la présence du corps et au rapport qu'il entretient avec le plaisir et la torture. Par ce roman, Sade présente un savoir sur les mécanismes psychophysiologiques du désir sexuel.

Notre article se veut une étude de la représentation du corps dans les deux romans précités. Pour tenter de cerner la problématique choisie, nous avons puisé dans plusieurs disciplines telles que la sociologie, la psychologie et la philosophie.

²¹ Cité par Roger KEMPF, 1984, *Diderot et le roman*, Paris, Seuil, p.284.

²² MAUZI, R., 1962, « Humour et colère dans *La Religieuse* », édition de *La Religieuse*, A. Colin, p23.

²³ JALLON, H., *Sade : Le Corps constituant*, Michalon, Le bien commun, p.28.

Pour rendre compte de cette question, nous allons, d’abord, présenter la conception du corps chez certains philosophes avant de voir la conception de Diderot et Sade. Pour cela, nous allons mettre en exergue la relation entre l’espace, la fonction narrative chez le personnage, et le corps. Ensuite, nous allons voir comment les deux auteurs contestent la pensée des **Lumières** pour forger une nouvelle conception du corps de l’homme. A travers leurs œuvres, Diderot et Sade affichent leur matérialisme et leur anti théologie.

La conception du corps chez Diderot et chez Sade

D’après la lecture des deux œuvres, nous nous sommes rendu compte que Sade et Diderot portent leur réflexion sur la nature de l’homme, d’où l’étude de son corps : « Le corps, à son tour, se laisse tenter par le désir de liberté qui ne cesse de se gonfler²⁴ ». *La Religieuse* et *Justine ou les malheurs de la vertu* présentent des tableaux érotiques intéressants. Tout leur intérêt est rassemblé sur la connaissance et la maîtrise du corps : « La Religieuse a été pour lui (Diderot), l’occasion de se pencher en détail sur ces profondeurs psychophysiques en prenant comme exemple la dévotion exaspérée des couvents²⁵ ».

Diderot démontre que les caresses, les cajoleries et les baisers échangés entre les religieuses sont loin d’être innocents. Au contraire, ils semblent des signes de la transformation de la femme en homme ayant une volonté de séduire.

Quant à Sade, c’est vrai que son roman est un prolongement du roman libertin mais ne peut être réduit à ce genre de roman. Nous pouvons dire que cette œuvre est une étude sociologique qui reconnaît que la société est corrompue du moment qu’elle forge un homme de nature méchante. Il s’agit de présenter des personnages proches de la tragédie mais sans être tragiques. Ce sont des aristocrates libertins qui prônent la liberté dans tous ses sens.

C’est pour ces raisons, et bien d’autres, que nous pensons que les deux œuvres présentent une nouvelle conception du corps.

Néanmoins, il s’avère nécessaire de présenter le corps avant de voir le traitement qu’en fait chacun des deux auteurs.

Le concept du corps nécessite une réflexion plus vaste pour en préciser les déterminations car il constitue la voie principale de la compréhension de l’homme. En effet, la conception du corps est liée à une certaine vision du monde : « Rien n’est plus mystérieux, dit Le Breton, sans doute aux yeux de l’homme que l’épaisseur de son propre corps. Et chaque

²⁴ PERROT, CH., 1981, *Le Corps féminin. Le travail des apparences XVIII^{ème}, XIX^{ème} siècles*, Paris Seuil, p.32.

²⁵ BONNET, J.-C., *Diderot : textes et débats*, L.G.F., Paris, p.116.

société s'est efforcée avec son style propre de donner une réponse particulière à cette énigme première où l'homme s'enracine²⁶ ». C'est la raison pour laquelle nous nous trouvons en présence de différentes approches du corps.

Ainsi, chez les Grecs et les médiévaux, par exemple, c'est l'âme qui se trouve privilégiée au détriment du corps. « Toute la logique de la chrétienté médiévale, entièrement structurée par l'Institution ecclésiale, dépend de sa capacité à articuler positivement le spirituel et le corporel, c'est-à-dire à spiritualiser le corporel²⁷ ». La culture antique et médiévale privilégie l'âme et la raison au détriment de la matière. Il faudrait attendre la Renaissance pour voir naître le corps à travers le portrait en peinture, notamment avec Léonard de Vinci. De plus, Dante compose les aventures de Virgile : « L'aventure de Virgile en enfer est celle d'un individu²⁸ ». De ce point de vue, c'est le portrait qui annonce la naissance de l'individu.

La pensée cartésienne, elle, distingue le corps de l'âme. Descartes fait du corps une machine ou une matière alors que l'âme est dispensatrice de mouvement. Dans le sillage du cogito, l'homme apparaît comme un collage où se côtoient une âme et une machine corporelle : « Je fermerai maintenant les yeux, je boucherai mes oreilles, je détournerai tous mes sens, j'effacerai même de ma pensée toutes les images des choses corporelles ou du moins parce qu'à peine cela peut-il se faire, je les réputerai comme vaines et comme fausses²⁹ ». C'est Descartes qui va préconiser la scission entre le corps et l'âme. Même s'il déprécie le corps qu'il considère comme une machine, il n'en demeure pas moins que sa philosophie annonce le concept du corps dans son sens moderne, lequel sens sera repris par la philosophie des **Lumières** qui mettra l'homme au centre de ses préoccupations. L'individu existe s'il a un corps qui désire. C'est le propre de la philosophie diderotienne et sadienne qui prône un corps en rapport au désir et à la passion. Les deux philosophes célèbrent, par conséquent, les passions et vont donc à l'encontre de la philosophie des **Lumières**.

Après la présentation du concept du corps, nous allons le traiter chez Diderot et Sade pour voir dans quelle mesure le corps de l'homme est rattaché à la sexualité et à l'érotisme voire même à la pornographie. Nous allons, tout d'abord, traiter l'espace sadien et diderotien. Ensuite, nous allons aborder la façon avec laquelle les deux auteurs font parler le personnage principal qui glisse au rôle de narrateur. Puis, nous allons voir comment le corps est associé à la torture.

²⁶ LE BRETON, D., 1990, *Anthropologie du corps et modernité*, Paris, P. U. F., p 22.

²⁷ LE GOFF, J., SCHMITT, J.-C., 1999, *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval* « Corps et âme », Paris, Fayard, p.230-245.

²⁸ LE BRETON, D., 1990, op. cit., p.41.

²⁹ DESCARTES, R., 1970, *Méditations métaphysiques*, Paris, P.U.F., p.227.

Tout d'abord, nous pouvons remarquer que l'espace chez Sade est toujours lié à l'enfermement. Il choisit les nécropoles, les forêts, les châteaux et les lieux souterrains et sombres. C'est dans la forêt que Justine se fait violée par l'homme qu'elle avait sauvé (Saint-Florent) :

« Il était environ cinq heures du soir lorsque nous entrâmes dans la forêt(...) je me retourne pour demander à Saint-Florent si ces routes écartées sont réellement celles qu'il faut suivre, si par hasard il ne s'égaré point, sil croit enfin que nous devons arriver bientôt.

-Nous y sommes putain, me répondit ce scélérat en me renversant à terre d'un coup de canne sur la tête qui me fait tomber sans connaissance³⁰. »

La torture entretient un rapport étroit avec l'espace. C'est dans un couvent isolé et à l'intérieur d'une forêt que Justine se fait violer à plusieurs reprises par des hommes de religion (Jérôme, Clément, Antonin et Dom Sévérino). Justine n'était pas la seule à être enfermée par ces moines ; il y avait d'autres femmes : « Les moines sont en haie ; toutes les sœurs défilent devant eux, et reçoivent le fouet de chacun ; elles sont ensuite obligées d'exciter leurs bourreaux avec la bouche pendant que ceux-ci les tourmentent³¹ ». La plupart du temps, il est question d'espace clos : « Six réduits obscurs, situés sous une grotte autour de ce vaste puits, et qui se fermentaient comme des cachots, nous servaient de retraite pendant la nuit³² ». Plus l'espace est fermé, plus il donne naissance à des déviations sexuelles telles que l'homosexualité masculine. Justine assiste en cachette à un rapport homosexuel dans une forêt :

« L'un de ces hommes, celui qui se prêtait était âgé de vingt quatre ans, assez bien mis pour faire croire à l'élévation de son rang, l'autre à peu près du même âge paraissait un de ses domestiques [...]. Deux tendres et légitimes époux se caressaient avec moins d'ardeur. Leurs bouches se pressent, leurs soupirs se confondent, leurs langues s'entrelacent, et je les vois tous deux enivrés de luxure, trouver au centre des délices le complément de leurs perfides horreurs [...]. L'hommage se renouvelle et tout réussit à les ranimer cinq fois de suite ; mais sans qu'aucun des deux ne changeât de rôle. Le jeune maître fut toujours femme³³ ».

Il est clair que les rapports se quintuplent car le plaisir est poussé à l'extrême.

De même, Diderot peint, dans son roman, l'homosexualité féminine.

³⁰ Toutes les références de cette œuvre correspondent à l'édition de SADE, LE MARQUIS (DE), édition établie par Michel Delon, 1995, Gallimard, Bibliothèque de *La Pléiade*, 1995, p.54.

³¹ *Justine*, p. 134.

³² *Justine*, p. 142.

³³ *Justine*, p. 57.

C'est le milieu, en l'occurrence le couvent, qui donne naissance à des scènes d'ordre sadique ou érotique. L'auteur montre comment l'arrêt des rapports sexuels normaux entre un homme et une femme peut provoquer l'aliénation mentale. Il y a un rapport étroit entre les plaisirs sexuels et les peines.

Ce sont ces peines qui provoquent les plaisirs. Il existe, alors, un étroit rapport entre amour, aliénation et suicide chez Diderot. *La Religieuse* est rempli de tableaux pathétiques et érotiques intéressants. Tout leur intérêt est rassemblé sur le personnage qui parle et qui se trouve enfermé dans trois couvents. Suzanne Simonin est contrainte par ses parents de prononcer ses vœux au terme de son noviciat. C'est en réalité parce qu'elle est une enfant illégitime et que sa mère espère ainsi expier sa faute de jeunesse que Suzanne fut cloîtrée. Pour Suzanne, personnage principal et narratrice des événements du roman, le couvent ressemblerait à une prison : « [...] le couvent n'est qu'une variante un peu plus subtile du cachot et le confinement, fut-il même volontaire, aboutit à des frustrations psychologiques et à d'insolubles conflits³⁴ ». Le couvent est bel et bien un lieu fermé où l'on enferme les jeunes filles pour les éduquer ; mais pour Suzanne, il s'agit de « [...] la prison perpétuelle à laquelle la dureté de ses parents l'avait condamnée³⁵ ».

L'enfant né d'un adultère brise la cohésion interne de la famille, trouble la conscience de la mère jusqu'à menacer ses intérêts. Il sera, par conséquent, jeté et délaissé entre les mains des supérieures des couvents où il sera enfermé à vie. Du moment que Suzanne est issue d'amours adultérines, elle sera amenée de force à renoncer aux biens légitimes qui, selon la mère, sont destinés à ses sœurs : « vos sœurs, dit la mère à sa fille, ont obtenu des lois un nom que vous tenez du crime³⁶ ». Pour ne pas avouer sa faute à son mari, la mère de Suzanne la contraint à devenir religieuse. Elle la rend complice en acceptant de se taire : « Ne m'exposez point à une indiscretion qui me rendrait odieuse à ses yeux (Monsieur Simonin) et qui entraînerait des suites qui vous déshonoreraient³⁷ ». L'origine de Suzanne demeure secrète et obscure : « *Celui qu'elle croyait être son père ne l'est pas ; sa mère ne la reconnaît comme sa fille qu'à la condition qu'elle se sacrifie en entrant définitivement au couvent*³⁸ ». En somme, on constate que Suzanne est préparée au silence et à l'étouffement dans l'institution monastique. Ainsi, *La Religieuse* montre avec insistance comment la naissance secrète condamne Suzanne à accepter son sort et à se soumettre à

³⁴ MORTIER, R., 1996, *Introduction à La Religieuse*, Paris, EDDI, p.12.

³⁵ Toutes les références correspondent à *la Religieuse*, Paris, L.G.F., Livre de poche, 2000, p.255

³⁶ *La Religieuse* p.69.

³⁷ *La Religieuse* p.71.

³⁸ JAQUIER, C., 2000, *Introduction à La Religieuse*, Paris, L.G.F., Le livre de poche, p.22.

la cérémonie de la prononciation des vœux. Selon Diderot, la clôture éveille les sens des religieuses et alimente leurs désirs sexuels.

En parlant de son séjour au couvent de Saint Europe, Suzanne raconte :

« Le premier soir, j'eus la visite de la supérieure ; elle vint à mon déshabiller ; ce fut elle qui m'ôta mon voile et ma guimpe, et qui me coiffa de nuit, ce fut elle qui me déshabilla. Elle me tint cent propos doux, et me fit mille caresses qui m'embarrassèrent un peu ³⁹».

C'est effectivement le regard et le contact physique qui allument la flamme homosexuelle chez la supérieure. Le corps à corps lui procure un plaisir énorme et apporte la satisfaction de son désir. Par conséquent, l'espace choisi dans les deux romans est significatif dans la mesure où il se trouve associé à la perversion dans le roman de Sade et à l'homosexualité féminine dans le roman de Diderot. Les deux personnages sont également narratrices des événements. Cet élément va constituer un deuxième point dans l'analyse de la problématique du corps dans les deux romans.

Un autre élément permet de rapprocher Sade et Diderot. Il s'agit de deux romans dont les événements sont relatés par les personnages qui sont en même temps narratrices : « La beauté morale révélée par le témoignage à la première personne est plus forte que les rapports sociaux extérieurs ⁴⁰». En effet, dans *La Religieuse*, c'est Suzanne qui fait état de son expérience intime. Par le biais de l'écriture « elle transmet à l'extérieur du couvent des mémoires destinés à des personnalités officielles ⁴¹».

Dans ses mémoires, Suzanne parle de sa vie depuis les raisons pour lesquelles elle a été abandonnée par sa famille jusqu'à sa fuite du dernier couvent en passant par son séjour dans trois autres couvents. Elle y expose de même les persécutions auxquelles elle a été sujette dans la maison de religion. Sa vie conventuelle est une lutte acharnée entre sa recherche continuelle de liberté et le pouvoir du couvent interdisant celle-ci. Suzanne reste importante dans la mesure où elle permet de rendre compte des relations sexuelles entre les sœurs dans les couvents. Elle décrit, alors, des corps fermés sur leur douleur et reclus dans le monde où ils se trouvent. L'homosexualité réalise d'autant mieux et plus promptement son but à cause de l'absence quasi-totale de l'homme : « Et si le désir est d'une manière fondamentale, un phénomène d'écarts, c'est parce que l'objet témoigne à la fois d'une présence et d'une absence, c'est dire qu'il ne se constitue que comme le signe d'un objet retiré ⁴²». En d'autres termes, le fait de trouver

³⁹ *La Religieuse* p.71.

⁴⁰ PAVEL, T., 2003, *La Pensée du roman*, Paris, Gallimard, Coll. N.R.F., « Essais », p.146.

⁴¹ JAQUIER, C., *op. cit.*, p.23

⁴² MARTINON, J.-P., 1973, *Les métamorphoses du désir et l'œuvre*, Paris, éd. Klincksieck, p.26.

un objet sexuel faisant écart à la norme rend le désir important. Non seulement l'homosexualité est l'effet de la clôture mais elle est aussi une cause de la modification de l'homme :

« Car, pour Diderot, l'homme est essentiellement modifiable: et c'est tout à fait logique puisque, comme Diderot le fait marquer en conclusion de l'article «Modification »de l'Encyclopédie : « Moins un être est libre, plus on est sûr de le modifier et plus la modification lui est nécessairement attachée ⁴³».

La modification signifie ici que la femme séduit et joue le rôle de l'homme dans le rapport sexuel. Signalons l'attitude et le comportement sexuel virils de la supérieure de Suzanne. Selon Claire Jacquier, Diderot voudrait abolir la scission entre le monde de l'homme et celui de la femme : « Diderot se préoccupe des secrets de la nature féminine. [...] le problème de la différence des sexes où s'engendre une figure de partage des discours [...] ⁴⁴».

Ainsi, ce n'est pas seulement l'homme qui séduit, la femme peut, elle aussi, séduire et assumer en égale sa propre sexualité et s'affranchir de toutes les lois et de tous les codes afin d'assurer sa propre sexualité et sa propre indépendance vis-à-vis du monde masculin. Elle accomplit des gestes manifestement virils. Donc, tout passe par et à travers la séduction du corps objet (ici Suzanne) par le corps sujet et viril (le corps de la supérieure) :

« Tout est séduction, tout n'est que séduction. On a voulu nous faire croire que tout était production. Leitmotiv de la transformation du monde : c'est le jeu des forces productives qui règle le cours des choses. La séduction n'est qu'un processus immoral, frivole, superficiel, superflu, de l'ordre des signes et des apparences, voué avec plaisirs et à l'usufruit des corps inutiles. Et si tout, contrairement aux apparences - en fait selon la règle secrète des apparences – si tout marchait à la séduction ? ⁴⁵»

Baudrillard ramène tout à la séduction. Le corps existe parce qu'il séduit et parce qu'il exprime un désir à travers le langage : « S'il existe un langage ; c'est celui qui exprime le désir [...], le désir est condamné au truchement de la parole, qui a statut dans l'autre, ce qui veut dire que le désir de chacun est soumis à la loi du désir de l'autre ⁴⁶». En d'autres termes, le corps reçoit l'influence de la parole ou du mot :

« Le mot peut à ce titre signifier le corps entier. Il met à nu non seulement le corps érotique de la femme, mais celui de l'homme, ce qui met

⁴³ SOUVIRON, M., 1984, « *Les romans de Diderot : une conception philosophique de l'homme* », Paris, Europe, mai, p.19

⁴⁴ JAQUIER, C., *op.cit.*, p.12.

⁴⁵ BAUDRILLARD, J., 1979, *De la séduction*, Paris, Gallimard, p.115.

⁴⁶ MARTINON, J.-P., *op. Cit.*, pp.36-37.

en valeur la question de l'exhibitionnisme (l'exhibitionnisme et le corollaire de mettre à nu le corps de " L'autre")⁴⁷».

Sigmund Freud met le corps et le mot sur le même pied alors que Françoise Dolto établit un rapport entre le désir et le corps renforcé par le pouvoir de la parole : « On ne peut jamais satisfaire un désir sans qu'il ne se renforce sans cesse par la parole parce qu'il n'était pas authentique⁴⁸».

Par ailleurs, pour établir un rapport entre le corps et la fonction narrative du personnage, nous avons préféré travailler sur la première version de *Justine ou les malheurs de la vertu* car :

« Dans la première version, c'est l'héroïne elle-même qui nous fait la confidence de ses malheurs ; mais dans les scabreux détails, Justine demeure l'incarnation de la vertu. Aucun supplice, aucune infamie n'abat la pauvre et douce fille, qui, jusqu'à sa mort, aussi tragique que sa vie, reste une martyre chrétienne⁴⁹».

De plus, le personnage est témoin des événements :

« [...] cette œuvre inclassable manifeste le précaire équilibre entre la loi du désir et l'ordonnance méticuleuse d'une représentation discursive. L'ordre du discours y trouve sa limite; mais il a encore la force de demeurer coextensif à cela même qui le régit. Là sans doute est le principe de ce libertinage qui fut le dernier du monde occidental (après lui commence l'âge de la sexualité) : le libertin, c'est celui, qui, en obéissant à toutes les fantaisies du désir et à chacune de ses fureurs, peut mais doit aussi en éclairer le moindre mouvement par une représentation lucide et volontairement mise en œuvre. Il y a un ordre strict à la vie libertine : toute représentation doit s'animer aussitôt dans un corps vivant du désir, tout désir doit s'énoncer dans la pure lumière d'un discours représentatif. De là, cette succession rigide de scènes⁵⁰».

Il s'avère intéressant de souligner la définition que Michel Foucault propose de la vie libertine. Il rapproche le libertin d'un homme possédant un corps vivant le désir et faisant succéder les scènes sexuelles. On peut trouver plusieurs exemples qui démontrent que le corps est défini par le désir tendant vers la répétition « Roland avait sa propre sœur pour maîtresse et c'était avec elle qu'il achevait d'éteindre les passions qu'il venait allumer près de nous⁵¹». Le libertin assouvit ses besoins sexuels en les répétant et en les variant : « Trois l'entourèrent (Suzanne parle de Madame Dubois) et l'abominable créature se livra sous nos yeux à tous les trois en même

⁴⁷ FREUD, S., 1988, *Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, Paris, Gallimard, p.188.

⁴⁸ DOLTO, F., 1987, *Tout est langage*, Paris, Livre de poche, p.5.

⁴⁹ HEINE, M., cité par LELY, G., 1957, *Vie du marquis de Sade avec un examen de ses œuvres*, t. II, Paris, Gallimard, pp.548-549.

⁵⁰ FOUCAULT, M., 1971, *Les Mots et les choses*, Paris, Gallimard, p.222.

⁵¹ *Justine ou les malheurs de la vertu*, p. 152 ;

temps⁵²». Autant le corps objet du plaisir est modifié, autant le plaisir existe et tend à se multiplier :

« [...] la sensualité – qui libère des contraintes ordinaires est éveillée, non seulement par la présence, mais par une modification de l'objet possible. En d'autres termes, une impulsion érotique étant un déchaînement (par rapport aux conduites du travail et généralement à la bienséance)⁵³».

La transgression dans l'acte sexuel entretient un rapport étroit avec l'incestueux, la pluralité des partenaires et la diversité dans les points du plaisir.

Ainsi, le témoignage du personnage principal est important dans la mesure où il met en relief le rapport du corps à la torture. La plupart des actes sexuels présentés dans le roman sadien mettent en valeur l'absence de la jouissance chez la partenaire. Plus encore, on assiste à sa souffrance physique :

« Le séducteur a pour vocation d'exterminer cette puissance naturelle de la femme ou de la jeune fille par une entreprise délibérée qui égalera ou dépassera l'autre qui contrebalancera par une puissance artificielle égale ou supérieure à la puissance naturelle, contre toutes les apparences qui font de lui le séducteur, il a succombé dès le départ. La destination du séducteur, sa volonté, sa stratégie, répondent pour l'exorciser à la prédestination gracieuse et séductrice de la jeune fille, d'autant plus puissante qu'elle est inconsciente⁵⁴».

C'est pour ces raisons que la sexualité a toujours été un tabou.

Chez Sade, l'on pourrait faire un grand rapprochement entre amour et mort. Cette mise en parallèle existait depuis le moyen-âge. Plusieurs œuvres rendent compte du rapport entre l'amour et la mort ; entre Eros et Tan Athos :

« [...] La volupté était mortelle, au-delà du moment de la plénitude divine de la joie, de l'amour, de la beauté, qui est aussi connaissance, l'homme n'a d'autre choix qu'entre la mort harmonieuse et la déchéance laide douloureuse⁵⁵».

On est proche de l'image de l'homme qui baigne dans le sang ; ce qui nous pousse à croire que celui-ci retourne à ses origines de terre. C'est ce que Mircea Eliade appelle « l'énergie pure⁵⁶ ». Le sang, comme résultat de l'acte sexuel et comme accompagnateur aussi, est un signe du plaisir. Citons l'exemple d'une scène qui se déroule chez les moines :

⁵² *Ibid.*, p. 38.

⁵³ BATAILLE, G., 1990, *La littérature et le mal*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », p.2.

⁵⁴ BAUDRILLARD, J., *op. cit.*, p.136.

⁵⁵ ARIES, PH., 1975, *Essais sur l'histoire de la mort en Occident du Moyen-âge à nos jours*, Paris, Seuil, Coll. « Points histoires », p.126.

⁵⁶ ELIADE, M., 1983, *Histoire des croyances et des Idées religieuses*, II, Payot, p.183.

« Armande se place, ses mains se lient, elle offre un sein d'albâtre et de la plus belle rondeur. Clément fait semblant de le baiser, mais c'est pour le mordre ...Il frappe enfin, et ces belles chairs si blanches, si potelées, ne présentent bientôt aux yeux de leur bourreau que des meurtrissures et des traces de sang⁵⁷ ».

Le plaisir sexuel est producteur de sang. C'est ce qui fait de Sade un écrivain du mal. Ce n'est pas seulement la peur qui accompagne le fait sexuel, c'est aussi la mort : « Sade - ce qu'il a voulu dire généralement - fait horreur à ceux-là mêmes qui affectent de l'admirer et n'ont pas reconnu par eux-mêmes ce fait angoissant, que le mouvement de l'amour, porté à l'extrême, est un mouvement de la mort⁵⁸ ». L'impulsion érotique devient un déchaînement, la transgression d'un interdit : « [...] dans le sadisme, il s'agit de jouir de la destruction contemplée, la destruction la plus amère étant la mort de l'être humain. C'est le sadisme qui est le mal⁵⁹ ». Partant du fait que l'activité sexuelle inclut le lien entre l'acte d'amour et la pulsion de mort (entre Eros et Thanatos), nous pouvons affirmer que l'homme sadien se définit par la position d'un interdit auquel il se soumet. Celui-ci se trouve jusque dans la mort : « [...] *l'on goûte les plus grands des plaisirs à tout ce qui sera criminel*⁶⁰ ». De façon générale, le roman de Sade se déroule suivant deux extrémités : la jouissance et la pulsion de mort.

D'un autre côté, chez Diderot, la description des scènes érotiques entre les religieuses, dans le couvent, nous invite à nous interroger sur l'influence de la vie du cloître qui inhibe l'énergie vitale, ce qui entraîne la destruction de l'équilibre corporel et qui conduit à l'aliénation ou au suicide : « La thèse de Diderot est que la vie de couvent détruit les sentiments naturels et suspend les fonctions animales⁶¹ ». Diderot semble vouloir montrer que l'arrêt des relations sexuelles peut conduire à la folie. Citons l'exemple de la supérieure De Moni qui considère les religieuses comme des bêtes féroces :

« Combien de fois je me suis rappelée le mot de ma céleste supérieure de Moni : " Entre toutes ces créatures que vous voyez autour de moi, si dociles, si innocentes, si douces, eh bien ! Mon enfant, il n'y en a presque pas une, non, presque pas une, dont on ne puisse faire une bête féroce; étrange métamorphose pour laquelle la disposition est d'autant plus grande, qu'on est entré plus jeune dans une cellule, et que l'on connaît moins la vie sociale [...]»⁶².

⁵⁷ *Justine*, p161.

⁵⁸ BATAILLE, G., *op. cit.*, p.48.

⁵⁹ BATAILLE, G., *ibidem*. P.14.

⁶⁰ *Justine*, p.254.

⁶¹ MAUZI, R., *Humour et colère dans La Religieuse*, *op.cit.*, p.22.

⁶² *La Religieuse*, p.118.

Ou encore : « [...] La meurtrie en plusieurs endroits, mes pieds ensanglantés, mes bras livides et sans chair, mon vêtement sale et déchiré [...]»⁶³.

Il s'agit, alors, d'un glissement de l'érotique à la torture. Le corps objet de plaisir sexuel est également sujet de torture.

Dans cette première partie, nous avons passé en revue la représentation du corps dans les deux œuvres après avoir présenté le corps. L'analyse entreprise nous a permis de constater que Diderot et Sade critiquent les **Lumières** à travers leurs conceptions du corps.

Vers une nouvelle conception du corps

C'est vrai que Diderot (1713-1784) et Sade (1740-1814) appartiennent au siècle des **Lumières**. C'est vrai aussi qu'ils entrent tous les deux dans une problématique générale : écrivain /philosophe. Seulement, leur appartenance au siècle des **Lumières** ne signifie pas pour autant qu'ils sont d'accord avec ses idées. Diderot et Sade sont tous les deux adeptes de l'idéologie des **Lumières** mais chacun la pousse jusqu'à ses limites les plus extrêmes. Ils sont tous deux issus de cette philosophie mais chacun d'eux la radicalise et s'y oppose. Cette contestation apparaît à travers ce qu'on appelle l'écriture pornographique et érotique. Cette littérature existait déjà à l'époque des deux auteurs. On peut même dire comme Delon⁶⁴ qu'elle était une mode à l'époque.

Néanmoins, il existe une distinction entre : « le libertinage auquel s'abandonne l'époque (qui) n'est qu'une forme de la liberté revendiquée par les philosophes⁶⁵ ». Par conséquent, ils revendiquent la liberté pour montrer et afficher leur matérialisme et leur athéisme :

« Cette philosophie est une des plus fortes et des plus destructrices qui soit. Elle nie deux postulats trop généralement admis, pense Sade : L'existence de Dieu, la bonté de la nature. Le philosophe s'attaque donc à la fois aux religions et à tout un courant de pensée cher au XVIII^{ème} siècle. Dieu n'existe pas ; rares sont ceux qui l'ont proclamé avec tant de violence⁶⁶ ».

Partant, Diderot rejette et condamne toutes les théories qui ne privilégient pas les sens. La présence de Dieu n'est pas indispensable. L'homme doit être délivré de toute force supérieure qui pourrait le punir. L'auteur s'attaque à la vie monacale et conventuelle qui détruit les passions. Il se trouve dans l'obligation de supprimer Dieu pour donner au corps la possibilité d'accéder à tous les désirs. Il semble instaurer une pensée

⁶³ *La Religieuse*, p137.

⁶⁴ DELON, M., 2000, *Le Goût libertin*, Paris, Hachette, Littératures, p.33.

⁶⁵ BERGEZ, D., 1999, *Précis de littérature française*, Paris, Dunod, p.253.

⁶⁶ DIDIER, B., *Encyclopaedia Universalis*, art , "Sade".

matérialiste et athéiste.

Dans son œuvre, Sade prétend écrire pour éduquer et former mais il semble bien loin de la pédagogie préconisée par les **Lumières**. Il ne cesse d'étaler des scènes érotiques et pornographiques et n'a pas peur d'afficher son matérialisme en cherchant à révolutionner les mœurs de son temps : « J'aurai contribué, dit Sade, en quelque chose au progrès des Lumières et je serai content ⁶⁷ ». A notre avis, Sade a contribué au progrès de l'âge des **Lumières** à sa façon. Il a démontré que l'homme existe par son désir et plus ce désir est assouvi d'une façon anormale, plus il s'intensifie. Cette mise en valeur du mal et de la torture peut nouer un dialogue avec une éventuelle science sociale et science psychologique qui cherchent à présenter un savoir philosophique sur l'homme. Presque tous les types de gens se trouvent représentés dans le roman sadien : des médecins, des moines, des entrepreneurs, des criminels, des homosexuels, etc. Tout porte à croire que Sade forge une conception du corps, voire de l'homme : « [...] tous les hommes, tous les animaux, toutes les plantes croissant, se nourrissant, se détruisant, se reproduisant par les mêmes moyens, ne recevant jamais une mort réelle, mais une simple variation dans ce qui les modifie ⁶⁸ ». Cette citation montre l'esprit philosophique antireligieux de Sade qui prouve que l'homme est naturellement pervers et corrompu. Il décrit alors les infortunes et les malheurs de la vertu.

A travers la critique intransigeante de la théologie, Sade et Diderot proposent une pensée philosophique dans laquelle la nature humaine est présentée comme mauvaise cherchant à détruire ou à s'autodétruire. La plupart des religieuses finissent par devenir folles ou se suicident et Justine meurt suicidée à la fin du roman. La citation suivante résumerait la prise de position des deux auteurs : « Plus que d'une critique ou d'une contestation, il s'agit d'une révolte...obstinée, violente, de vaste portée et de graves conséquences : contre la condition humaine, l'existence, le monde, Dieu lui-même ⁶⁹ ». Chacun des deux auteurs a contribué, à sa façon, à analyser les mécanismes qui sous-tendent le corps de l'homme et a essayé de présenter une philosophie différente de celle prônée par les **Lumières**.

CONCLUSION

Le présent article ne tend nullement à l'exhaustivité. Il se veut une tentative d'approcher deux grands écrivains qui ont devancé leur temps. Il s'agit de deux auteurs maudits qui poussent l'imagination à ses limites les plus extrêmes et qui s'éloignent de l'imagerie du siècle des Lumières. En

⁶⁷ KLOSSOWSKI, P., 2000, « Le philosophe scélérat » in *Sade mon prochain*, Paris, Seuil, Coll. « Points », p.25.

⁶⁸ *Justine*, p.73.

⁶⁹ PUECH, H. Ch., *En quête de la gnose*, Paris, Gallimard, N.R.F., Vol.1, p.22.

effet, dans la représentation du corps, les deux écrivains approfondissent la recherche et confirment le primat des sens. Le corps est en rapport étroit avec la perversion que ce soit chez les religieuses (dans *La Religieuse*) ou chez les libertins (dans *Justine*). Nous sommes très fascinée par le talent de ces deux auteurs et nous avons voulu en rendre compte à travers cette lecture. En fait, la notion du corps paraît à la charnière de l'érotisme et du pornographique. Pour montrer cela, nous avons porté la première partie sur la représentation du corps dans la culture occidentale. Une brève présentation nous a amenée à découvrir que la connaissance du corps a pour résultat la connaissance de l'homme. Aussi est-il nécessaire de signaler que le corps chez Sade et chez Diderot existe quand il exprime un désir et ce désir est poussé à l'extrême à travers la douleur ressentie durant les rapports sexuels. L'espace choisi par les deux auteurs favorise la perversion d'une part et l'homosexualité de l'autre.

La seconde partie a tenté de mettre en relation le corps torturé avec la pensée matérialiste des deux écrivains. On peut dire, à ce niveau, que les deux auteurs entretiennent une relation négative (de la négation) avec Dieu. Les deux philosophes nient deux postulats de base : l'existence de Dieu et la bonté de la nature. Et, l'on est tenté de se demander, si Sade et Diderot n'ont pas devancé leurs temps. Peut-être qu'ils ont été maudits et incompris car ils ont percé les profondeurs de l'homme et ils ont constaté que celui-ci est de nature vicieuse.

References:

- ARIES, PH., *Essais sur l'histoire de la mort en occident du Moyen-âge à nos jours*, Paris, Seuil, coll. « Points histoires », 1975.
- BATAILLE, G., *La littérature et le mal*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1990.
- BAUDRILLARD, J., *De La séduction*, Paris, Gallimard, 1988.
- BERGEZ, D., *Précis de littérature française*, Paris, Dunod, 1999.
- BONNET, J.-C., *Diderot : textes et débats*, L.G.F., Paris, 1984.
- DELON, M., *Le Goût libertin*, Paris, Hachette, Littératures, 2000.
- DESCARTES, R., *Méditations métaphysiques*, Paris, P.U.F., 1970.
- DIDIER, B., *Encyclopaedia Universalis*, art , "Sade".
- DOLTO, F., *Tout est langage*, Paris, Livre de poche, 1987.
- ELIADE, M., *Histoire des croyances et des Idées religieuses*, II, Payot, 1983.
- FOUCAULT, M., *Les Mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1971.
- FREUD, S., *Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, Paris, Gallimard, 1988.
- HEINE, M., cité par LELY, G., *Vie du marquis de Sade avec un examen de ses œuvres*, t. II, Paris, Gallimard, 1957.

- JALLON, H., *Sade : Le Corps constituant*, Michalon, Le bien commun.
- JAQUIER, C., *Introduction à La Religieuse*, Paris, L. G. F., Le livre de poche, 2000.
- KEMPF, R., *Diderot et le roman*, Paris, Seuil, 1984.
- KLOSSOWSKI, P., « Le Philosophe scélérat », in *Sade mon prochain*, Paris, Seuil, Coll. « Points », 2002.
- LE BRETON, D., *Anthropologie du corps et modernité*, Paris, P.U.F., 1990.
- LE GOFF, J., SCHMITT, J.-C., 1999, *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval* « Corps et âme », Paris, Fayard, p.230-245.
- MARTINON, J.-P., *Les métamorphoses du désir et l'œuvre*, Paris, éd. KLINCKSIEK, 1973.
- MAUZI, R., *Humour et colère dans La Religieuse*, édition de *La Religieuse*, A. Colin, 1962.
- MORTIER, R., *Introduction à La Religieuse*, Paris, EDDI, 1996, p.12.
- PAVEL, T., *La Pensée du roman*, Paris, Gallimard, Coll. N.R.F., « Essais », 2003, p.146.
- PERROT, CH., *Le Corps féminin. Le travail des apparences XVIII^{ème}, XIX^{ème} siècles*, Paris, Seuil, 1981, p.32.
- PUECH, H. Ch., *En quête de la gnose*, Paris. Gallimard, 1978, Vol.1.
- SOUVIRON, M., « *Les romans de Diderot : une conception philosophique de l'homme* », Paris, Europe, mai, 1984.